

JOURNAL DE BORD

Si cette nouvelle rubrique – à laquelle nous pensions depuis longtemps – voit le jour dans ce numéro, c'est aussi en hommage à Elmar Tophoven qui en aurait sans doute aimé le principe. Faire tenir à des traducteurs le journal d'une traduction, où ils noteraient en ordre ou en désordre, mais toujours de la façon la plus concrète, les principaux problèmes rencontrés ainsi que leurs solutions, n'est-ce pas travailler, là encore, à davantage de transparence ?

Nous commençons par deux témoignages volontairement contrastés : Catherine Richard évoque ses récents débuts et le polar miteux qu'elle eut à affronter ; Claire Malroux, à l'apogée de sa carrière (elle vient de recevoir le Grand Prix national), revisite sa traduction d'une œuvre poétique de premier plan, celle d'Émile Brontë.

Toute traduction est une aventure. Tout traducteur a quelque chose de personnel, de précieux à transmettre. Nous souhaitons publier beaucoup d'autres journaux de bord, les plus variés possible. Pourquoi pas le vôtre ? Si l'expérience vous tente, n'hésitez pas à nous le faire savoir.

Catherine Richard

Dans la cour des petits

Prologue

Cent dix grammes : c'est le poids de ma première traduction, un polar inoffensif, un navet. Sitôt la porte des Éditions du Masque refermée derrière moi, je flaire, palpe et jauge fébrilement la bête. Trente-deux chapitres, 350 000 signes, cinq mois de délai, bla-bla, contrat, avance, bla-bla, 60 F le feuillet... Mirifique.

Quoi ! c'est ça, l'histoire ? Une bécasse enflinguée bâclant laborieusement une enquête fumeuse, deux ou trois utilités falotes qui passent à la trappe dans les derniers chapitres, même pas de cadavre... Il doit y avoir une erreur ? Ou un tome 2 ? Qu'à cela ne tienne...

Chapitre 1

...J'« empoigne les orties » : une heure pour trouver une formulation toujours pas satisfaisante de la première phrase, banal, si banal exemple de discours indirect même pas libre. À la fin de la journée, j'ai traduit dix lignes, exploré un dédale d'entrées dans mon Webster-deuxième-édition (7,5 kilos en arraché), épiluché mon petit Robert, trifouillé du syntagme, bidouillé du paradigme, et j'attends le lendemain pour recommencer.

Chapitre 8

Trouver le ton... quel ton ? Voilà plusieurs semaines que je m'échine, stylo en main, à griffonner des brouillons plus torchonneux les uns que les autres, sans améliorer ni cadence, ni rendement.

Chapitre 9

Tout à coup, page 48, la lumière se fait ! Une description un brin lyrique, une scène de bagarre bien enlevée, et les mécanismes surgissent : je bascule les phrases, disloque les énoncés, organise des compensations, vérifie récurrences et répétitions, traque les référents vaseux, requinque les

incises pâles des genoux, les « *phrasal verbs* » fourre-tout, tonifie mon dialogue trop « écrit ». Je m’amuse, quoi.

Chapitre 15

C’est en toute innocence qu’un beau matin, mon facteur préféré dépose dans la boîte mon premier contrat. Je le lis à la loupe et le renvoie, dûment signé, en essayant d’oublier qu’il ne me reste plus que deux mois. Sur le coin de mon bureau, la pile de brouillons touffus s’épaissit aussi sûrement que se clairsème ma chevelure, dans laquelle je fourrage avec désespoir sitôt qu’il me faut opérer une plongée dans le magma informe des ratures, renvois, signes cabalistiques et notes abracadabrantes qui constituent mon « cacocrit ». La sœur du cousin de la concierge d’une amie va me prêter une machine à écrire électrique pendant quinze jours, au moment de mettre cette horreur en forme. D’ici-là, je continuerai d’agrafer mes dernières corrections, scotcher des caches, rapiécer des phrases en lambeaux, sculpter dans des plâtras de Tipex, surligner, souligner, biffer, trouser, pester.

Chapitre 17

Scène de flirt (aseptisée) : la bécasse enflinguée dîne en compagnie d’un sémillant chef d’entreprise dans un décor pittoresque – le bar, puis la salle d’un pub du Devon. J’écope successivement :

1) d’une description météo avec exploration systématique du champ lexical de la lumière. Ça clignote, illumine et fulgure, sur fond d’éclairs-tonnerre-lueurs tremblotantes-badaboum à gogo : *Dusk was illuminated by flickering blue flashes and thunder rolled around the rim of the valley... / Le crépuscule était traversé de lueurs bleues tremblotantes et le tonnerre roulait tout autour de la vallée...*

2) d’un échantillon de l’accent du cru placé dans la bouche d’une simple d’esprit : “*Y’m be in a proper state*”, *she said shyly*. “*Gave I a girl big laugh.*” / – *Me v’la propre ! s’exclama-t-elle timidement. Quand même, j’ai bien rigolé, ma parole !*, suivi, quelques pages plus loin, d’une blague graveleuse dont la chute est un mauvais calembour : “*...so he said to me, “I do like a woman who lisps”*”, and *I said, “I do like a woman who rolls her Rs. Rolls her Rs, comprenny ?”* / “*Alors il m’a dit : j’ai un faible pour les femmes qui roulent les R. Et moi, j’ai répondu : moi, j’ai plutôt un faible pour celles qui tortillent le Q. Rouler les R, tortiller le Q, comprendido ?*”¹

(1) Le texte original oppose *a woman who lisps* (une femme qui zézaie) et *a woman who rolls her Rs*. Le calembour repose sur la proximité phonique de [a:z], pluriel de la lettre R, et [a:s], prononciation du mot *arse* signifiant *cul*, proximité que souligne expressément le locuteur : *rolls her Rs, comprenny ?*

3) d'un dialogue se voulant suggestif à la suite duquel la jeune femme ne passera PAS la nuit dans la chambre d'hôte (Bed & Breakfast) qu'elle a louée quelques chapitres plus tôt : *He took her hand, palm up, and traced the fate line with his finger. She pulled her hand away. "What's the matter ?" he said, smiling, eyes half-closed. "I don't know." She sighed. "One thing leads to another, I suppose" "Don't you like another ?" he asked lazily... / Il lui prit la main, la retourna et suivit du doigt la ligne de vie. Elle retira sa main. – Qu'y a-t-il ? demanda-t-il en souriant, les yeux mi-clos. – Je ne sais pas. (Anna soupira.) Un geste conduit à un autre, je suppose. – Et vous n'aimez pas l'autre ? demanda-t-il paresseusement...*

Puisque c'est comme ça, les deux personnages en question vont désormais se tutoyer dans ma traduction. Le lecteur – avisé – complètera lui-même le scénario.

Chapitre 20

Scène d'action : la bécasse enflinguée se fait prendre en chasse dans sa Renault 4 par deux individus louches (rescapés du chapitre 6) roulant, eux, dans une voiture digne de ce nom. Au terme d'une palpitante poursuite savamment chorégraphiée par l'auteur, la bécasse quitte la route sur une manœuvre malencontreuse (Un demi-tour au frein à main dans une 4L ?? Et la vraisemblance de froidement céder le pas à la – hum – littérature). Cascades de verbes chaotiques, cacophonie d'hiatus accidentés, doux frou-frou de tôles foutues au fond d'un sous-bois murmurant-t-et moussu. Dans un hurlement de plume, mon stylo pile à deux doigts du frais cresson bleu.

Chapitre 30

Je perçois mes premiers deniers, l'à-valoir pré-englouti. Un petit mois encore, et je devrai remettre le monceau de feuilles (pour le moment illisibles) qui trône sur mon bureau. Combien de caractères, au bout du compte ? Restent deux chapitres à traduire, puis j'entamerai la frappe, perspective qui suscite une vague appréhension là, au creux de mon estomac, beaucoup moins préoccupante, toutefois, que les douleurs fondamentales dont je souffre sur mon banc de bois. Je me risque donc à dresser une liste d'achats nécessaires au cas où cette première traduction serait suivie d'une seconde : ordinateur, traitement de texte, fauteuil ergonomique (ou chaise confortable, tabouret moëlleux, trépied douillet, n'importe quoi, mais PLUS ce banc de bois !)

Chapitre 32

Le deus ex machina fait rage dans les derniers paragraphes ; les deux personnages principaux sont absous et expédiés vers de futures (?) aven-

tures, un coupable jusque-là inconnu a surgi des limbes, l'enquête s'achève dans un flou narratif qui n'a rien d'artistique à mon goût. Mais de mon goût, il ne saurait être question.

Épilogue

Quinze jours me séparent de la date à laquelle je devrai remettre mon tapuscrit – tout propre – sur papier neuf – avec double interligne – en deux exemplaires même pas raturés... dont je n'entendrai plus parler jusqu'au jour de la parution. (Épreuves ? Bon à tirer ? Et pourquoi pas autographes, ou conférences de presse pendant que j'y suis !) Le rendez-vous est pris auprès de l'éditeur, et je m'autorise à rêver... que l'amas de graffitis scribouilleux qui s'élève narquoisement au coin de mon bureau s'est transformé en deux piles nettes de feuillets pas trop nombreux (pourvu que la prolifération reste raisonnable)... qu'au jour dit, je dépose sans encombre, donc triomphalement, les deux piles nettes en question sur le bureau de l'éditeur... lequel, avec un chaleureux sourire, me propose une seconde traduction... que cette seconde traduction n'est pas, mais alors pas du tout, un navet filandreux et insipide... que la somme royale dont je vais sous peu (?) être gratifiée me permettra de travailler avec ordinateur, traitement de texte, siège confortable, cochons *et* couvées... que je pourrai à nouveau me lancer dans le brassage effréné de mots, le mic-mac syntaxique, les casse-tête périlinguistico-civilisationnels, la jonglerie sémantique, la cuisine lexicale dont je me suis voracement nourrie ces derniers temps...

Alors en attendant (que mon navet se transforme en citrouille), assistée de Webster, Daniel Jones, Robert, Collins, matin, midi, soir, sans relâche, imperturbée, coudes au corps, doigts frénétiques, je frappe et raque et tape et claque sur ma petite machine.